

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
 Paris : 1^{re} Ann. 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
 Étranger : 1^{re} Ann. 40 fr. - 6 Mois : 20 fr. - 3 Mois : 12 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

L'AMIRAL STURDEE A LONDRES



On sait le succès remporté par l'escadre anglaise, commandée par le vice-amiral Sturdee, près des îles Falkland. Au mois de décembre dernier, en effet, les croiseurs allemands *Scharnhorst*, *Gneisenau* et *Leipzig* furent coulés par les unités de guerre britanniques. Le grand chef qui remporta ce beau succès naval vient d'arriver à Londres, où il fut reçu par le roi.

LA SITUATION MILITAIRE

L'Argonne

Les communiqués sont assez ternes depuis quelques jours. Ils signalent des actions intermittentes où l'artillerie joue le principal rôle, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Mais il y a une région où pas un jour ne se passe guère sans combats. C'est l'Argonne !

L'armée du Kronprinz, après sa retraite précipitée des 10, 11 et 12 septembre, put s'approcher à l'Argonne septentrionale et à la ligne de hauteurs qui s'étend entre l'Aire et la Meuse, de Varennes à Montluçon. Nos troupes épuisées ne purent l'en débusquer, et depuis lors, la guerre de tranchées a placé les adversaires face à face à courte distance, comme sur tout le front.

Si les Allemands n'ont jamais l'intention de ce côté des efforts pareils à ceux de la Picardie et des Flandres, ils ont montré une activité incessante dans la région de l'Argonne, en particulier dans la partie boisée dont tout le monde connaît aujourd'hui les noms : bois de la Grenier, bois de la Chalade, Bagatelle, Fontaine-Madame, Four-de-Paris, Saint-Hubert, Ravin des Meurissons, etc. Depuis cinq mois, on se dispute des portions de route, des cols de bois, des pentes abruptes, des ruines de hameaux, sans qu'il y ait un progrès marqué d'un côté ou de l'autre.

On peut s'étonner de l'acharnement que mettent les Allemands à vouloir reprendre l'Argonne, et même à se maintenir dans la partie qu'ils occupent. Mais la carte montre bien que la forêt de l'Argonne, entre Aisne et Aire, forme un obstacle qui sépare les plaines de Champagne du Barrois et du Verdunois. Les routes qui la traversent vont de l'est à l'ouest avec deux grands carrefours : le Four-de-Paris et les Islettes. Les corps allemands qui combattent péniblement dans la région des Hurins et sur les hauteurs de Vauquois et de Montluçon ne



peuvent communiquer que par Grandpré, au nord de l'Argonne. Leurs ravitaillements leur sont apportés par les deux voies ferrées qui bifurquent de Montluçon sur Apremont et vers Reims. Ils auraient donc intérêt à nous rejeter au sud de la voie ferrée Sainte-Menoul-Verdun.

Nous n'avons pas besoin de dire que, malgré toute cette rage d'attaques qui caractérise l'armée du Kronprinz, elle ne traversa pas le barrage et qu'elle sera obligée, tôt ou tard, à reculer par suite de l'avarie constante que nous prenons en Champagne.

Ces combats de l'Argonne ne seront pas les moins émouvants de la guerre. Certes, ils nous coûtent cher, mais les pertes des Allemands sont bien supérieures aux nôtres, la comme ailleurs. Un officier de la 1^{re} armée écrit que dans un des derniers combats on a compté 123 cadavres allemands !

En plus de l'intérêt stratégique et tactique que nous venons d'indiquer, peut-être le Kronprinz, toujours désireux de parader devant l'histoire, attache-t-il une sorte de réticence à reprendre cette Argonne où passèrent, jadis, en 1702, les Prussiens vaincus à Valmy !

Général X...

Le conseil des ministres décide la création d'une école pour les soldats mutilés

Les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Sur la proposition de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, le conseil a décidé d'instituer une école nationale destinée à recevoir les soldats mutilés à la suite de blessures de guerre. Cette école, qui sera installée à Saint-Maurice par les soins de l'Assistance publique et qui comprendra de 600 à 700 lits, fournira aux blessés les appareils nécessaires : des cours seront institués pour l'éducation fonctionnelle, puis professionnelle des mutilés, qui seront ainsi mis en état de gagner leur vie.

Le conseil a ensuite entendu l'exposé de la situation d'hygiène et militaire fait par les ministres des Affaires étrangères et de la Guerre. Le prochain conseil aura lieu demain jeudi.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du Mardi 9 février (191^e jour de la guerre)

15 HEURES. — En Belgique, lutte d'artillerie intermittente; Ypres et Furnes ont été bombardées.

L'artillerie belge a détruit une ferme dont les défenseurs se sont enfuis.

Le long de la route de Rethune-La Bassée, nous avons réoccupé un moulin où l'ennemi avait réussi à s'installer.

Bombardement de Soissons avec des projectiles incendiaires. Sur tout le front de l'Aisne et en Champagne, notre artillerie a efficacement contrebalancé les batteries allemandes.

En Argonne, la lutte engagée autour de

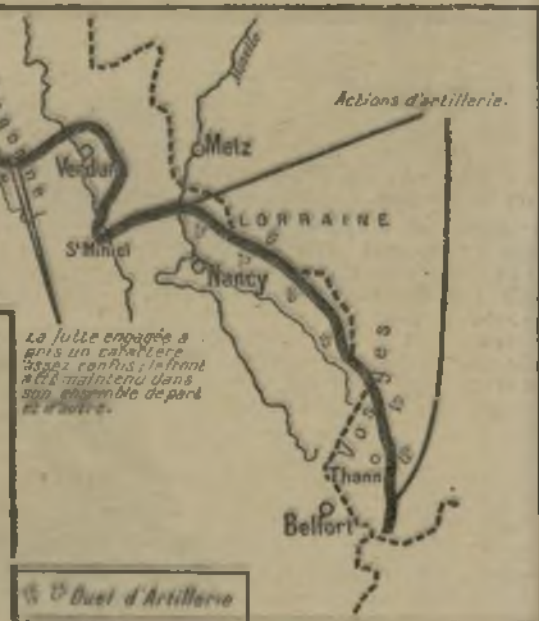
Bagatelle s'est déroulée dans une des parties les plus denses de la forêt et a pris de ce fait un caractère assez confus; le front a été maintenu dans son ensemble de part et d'autre.

Les effectifs engagés le 7 février n'ont pas dépassé 3 à 4 bataillons de chaque côté. Au cours de la journée d'hier, un de nos bataillons seulement a combattu.

En Lorraine et dans les Vosges, actions d'artillerie.

23 HEURES. — Aucun événement important n'a été signalé.

Dans l'après-midi du 8, nous avons fait sauter devant Fay (sud-est de Péronne) une galerie de mine, où travaillaient des soldats ennemis.



SUR LE FRONT RUSSSE

Toutes les forces allemandes sont tenues en échec

PÉTROGRAD (Communiqué du grand-état-major). — Sur la rive droite de la Vistule, dans la région de Brest, les combats ont revêtu le caractère le plus acharné. Des rencontres d'avant-gardes ont également été signalées sur le front Khorvolsky-Myschenetz-Johanneshof.

Sur la rive gauche de la Vistule, la lutte d'artillerie continue, mais l'ennemi observe une attitude passive.

Une tentative pour enfoncer notre front dans les régions de Borgmoff et de Valtia-Schidlovska, faite par l'ennemi le 31 janvier, a été entravée dès le 8 février, malgré les forces importantes que les Allemands ont mises en action.

Nous sommes redevables de ce succès à la fermeté et à la vaillance de nos troupes.

Dans ce combat, les Allemands ont fait un large emploi de balles explosives.

Dans la région de la Buzura inférieure, nous avons continué à progresser et, le 7 février, à 7 heures du matin, après avoir lancé trois batteries de 81 de fer successives, nous nous sommes emparés d'un point d'appui de l'ennemi près du village de Kainon. Cinq officiers et plus de 950 soldats qui occupaient ce point d'appui ont été faits prisonniers; une contre-attaque des Allemands, exécutée sur l'heure, a été repoussée avec de grosses pertes pour l'ennemi.

Dans les Karpathe, notre offensive a continué.

Sur le front de Med-Lohure-Lutsk, nous nous sommes emparés de plusieurs positions fortifiées organisées; dans une seule journée, nous avons fait prisonniers 60 officiers et plus de 3.500 soldats et nous avons pris onze mitrailleuses.

Le Tsar de Russie sur le front

PÉTROGRAD. — Poursuivant son voyage sur le front des armées en campagne, le Tsar n'est arrivé à Rostov, province de Volhynie, il a visité l'hôpital où la grande-duchesse Olga Alexandrovna est soignée de charité.

L'empereur s'est entretenu avec les blessés et a distribué un certain nombre de décorations.

Un "Taube" abattu

Entre l'Oise et l'Aisne, notre artillerie a abattu un Taube qui est tombé en flammes dans les lignes allemandes.

L'incident d'Hodeidah

La remise du consul d'Angleterre au représentant de l'Italie.

MASSOUBAH. — Un télégramme d'Hodeidah donne les détails suivants au sujet de la remise du consul anglais au consul italien :

M. Cecchi, consul italien, débarqua dans la matinée du 8 février. Aussitôt arrivé au consulat d'Italie, on lui remit M. Hodeidah, consul d'Angleterre. Peu après, le nouveau gouverneur d'Hodeidah, avec une suite de vingt personnes, se présenta devant le consulat italien. On arriva alors le drapeau italien auquel les honneurs militaires furent rendus; puis le gouverneur entra au consulat et présenta des excuses en présence d'une escorte composée de fonctionnaires et de notables. La cérémonie se déroula de la manière la plus satisfaisante et fut rigoureusement conforme aux instructions de la Porte.

Après cette visite, le consul d'Italie fit entretenir le consul britannique sous la protection des marins italiens. M. Hodeidah fut accompagné par le commandant en second du navire *Marzo-Polo* à bord de l'*Empress-of-Australia*, croiseur auxiliaire britannique, vers le lieu pour transporter le consul à Aden. Ce croiseur, ainsi que l'*Empress-of-Australia*, qui se trouvait également en rade, appareilleront immédiatement.

A son débarquement, le consul italien, M. Cecchi, fut salué par les sautoirs du *Marzo-Polo*.

La remise du consul d'Angleterre, son rapide embarquement, qui a eu lieu sans le moindre obstacle ni incident, et la forme solennelle donnée à la visite du gouverneur d'Hodeidah ont causé une profonde impression parmi la population.

L'instruction de l'affaire Desclaux touche à sa fin

Les juges militaires sont sur le point de clore leur enquête relative aux dévouements militaires commis par le trésorier-payeur Desclaux.

Le commandant Requier prendra la parole au nom du ministère public.

En même temps que Desclaux, comparaitra le poète inconnu d'Alger, qui servait de commissionnaire au trésorier-payeur.

Mme Béchard, dont le cas ne paraît pas être lié à celui de l'affaire, comparaitra, elle aussi, très vraisemblablement devant la justice militaire.

Le procès, contrairement à ce qui a été dit, sera public. On a estimé, en effet, que les lettres échangées n'avaient aucun lien avec la prévention et que, conséquemment, elles ne seraient pas publiées. Si, toutefois, leur divulgation devenait nécessaire, le huis-clos ne serait que partiel.

Ajoutons que l'inculpé sera jugé comme civil; l'ordonnance d'existence entre la hiérarchie du service du Trésor-Public et les grades de l'armée.

Pour la Mode

Les modes ont des ailes, dit-on. Il semble que leur vol ait été brisé par les premières balles. Les femmes ont fait l'apprentissage de la misère; nombre d'entre elles se sont trouvées, pour la première fois, en communion avec la détresse de ceux qui n'ont pas de pain. Brusquement, toilettes et haillons ont été confrontés. Le contraste était trop frappant. Le luxe a dû baisser pavillon. Il y a certainement d'autres raisons à la simplicité actuelle. Comment arborer des couleurs brillantes parmi tant de robes noires, comment oser lancer certains déguisements quand tant de mères ne peuvent vêtir leurs enfants?

Il ne faudrait pas aller à l'extrême et croire que tout est péché quand il s'agit de « mode ». Sans doute, le caprice, l'amour du changement, poussés jusqu'à l'extravagance, ont trop guidé nos mondaines. Mais il ne faut pas oublier que le goût, la mode, nous ont valu non seulement les toilettes, mais encore les beaux meubles, dont les styles successifs illustrent les plus belles pages de notre histoire. Soies précieuses, dentelles, mobilier, ont servi de cadre aux femmes de notre pays et ont contribué à la renommée de la France.

On n'est pas toujours d'accord sur certains détails, même aux jours d'union sacrée; les uns ont conseillé aux Parisiennes de recommencer à s'occuper de toilettes. Elles ont fait la sourde oreille, et il faut les en louer. Les Françaises ont voulu servir, participer à la grande œuvre commune. On ne pourrait exiger d'elles de revêtir un uniforme de fanfarluches qui ne cadrerait guère avec leur nouvelle tâche.

Mais il ne faut pas oublier que la France est arbitre en matière d'élégance. Toutes les nations ne peuvent renoncer au luxe, partager notre détachement pour tout ce qui n'a pas trait à la guerre. Les étrangères veulent des modèles nouveaux et se tournent naturellement vers Paris. Il ne faut pas les décevoir, leur donner l'impression que l'œuvre de création parisienne est interrompue, d'autant plus qu'il s'agit là d'entreprise qui font surtout vivre des femmes.

Le goût français s'est manifesté même aux heures sombres de notre histoire. L'art des dentelliers a fleuri sous Louis XIV, malgré les guerres malheureuses qui assombrèrent le déclin de son règne. Aux paniers, aux frivolités du dix-huitième siècle, a succédé la robe ornée d'un blanc fleuri qui donnait tant de grâce aux femmes de la Révolution.

Les guerres de l'Empire n'empêchent pas un style nouveau de s'imposer, quant aux meubles et aux toilettes. Il est vrai qu'on subit l'influence des batailles; les héros sont à l'ordre du jour; les casques, les costumes romains et grecs charment nos élégantes.

Il est naturel que les modes, comme un miroir, reflètent les événements.

Donc, il y a une mode qui doit symboliser les heures que nous traversons. Elle est d'autant plus nécessaire que l'Allemagne est oppressive, accapareuse, même quand il s'agit de toilettes. Les Allemands veulent toutes les suprématies. Il suffira d'en donner une preuve: l'été dernier, quelques grands couturiers ont été étonnés de voir certains courtiers réclamer « des modèles » qui feront loi, bien avant la date où ils se présentent en temps normal. Ils firent une enquête et acquirent la certitude que l'Allemagne désirait s'approprier nos toilettes, nos idées françaises, et qu'elle choisissait ce moyen détourné d'achats par les neutres pour produire à Berlin et ailleurs des robes et manteaux vraiment élégants. Pour cela elle s'adressait à Paris. Cette victoire ne sera sans doute pas enregistrée par le grand état-major, mais elle est significative.

Toutes celles qui luttent pour arracher les ouvrières à l'esclavage des trop modestes salaires, comprendront qu'il importe de conserver notre suprématie en matières de modes. Je sais qu'en Italie, en Amérique, en Espagne, on réclame nos modèles. Nous avons déjà prouvé que nous étions capables de soutenir notre renom artistique en exposant, malgré la guerre, à San-Francisco. Continuons donc à créer des modèles français.

Mais qu'ils soient discrets, cette saison. N'oublions pas que toutes nos pensées appartiennent à ceux qui offrent leur vie pour le pays. Que nos modes s'inspirent, par exemple, de la sobre élégance de nos costumes militaires. Evitons l'impression d'extravagance qu'ont pu donner certaines toilettes de la saison dernière.

Mais il est inutile d'insister sur ces conseils. Celles qui dirigent le goût en France viennent de montrer l'effort social dont elles sont capables. Les noms des grandes couturières qui créent la mode figurent en tête de toutes les

entreprises destinées à améliorer le sort de l'ouvrière. Elles sauront créer des modèles qui séduiront les étrangères accoutumées à choisir chez nous leurs papiers. Et cette mode sera le reflet de l'âme des Françaises, qui forment une seule, une immense famille, atteinte par le deuil commun.

Valentine Thomson.

Échos

Le vieil aigle.

C'était en Galicie, à la lisière d'une forêt, où campaient les Russes. Soudain, les postes avancés virent venir, de loin, dans le ciel pluvieux, un aigle. Il arrivait, d'un vol lourd et bas, de cet Ouest autrichien vers lequel, chaque jour un peu plus, marchent les armées du tsar. Une heureuse fusillade abattit l'oiseau. Et quand les hommes se penchèrent, au bord d'un marais, sur la bête morte, ils reconnurent, à des signes certains, que c'était là un vieil aigle, un « aneetre », dont ils n'avaient sans doute avancé que de fort peu le trépas. Lors, ils se partagèrent ses plumes et les fixèrent à leurs coiffures. Dans la pensée du plus inculte de ces soldats, devant ce vieil empereur des airs, devant l'aigle d'Autriche tombé sous les balles slaves, un symbolique rapprochement se forma. Et quand ils se remirent en route vers Budapest et Vienne, tous portaient la certitude au cœur que Dieu leur avait donné cet aigle à tuer... comme présage d'une chasse pareille, mais meilleure.

La colombe.

Dans un village où, pendant quelques jours, le général Joffre séjourna, il advint qu'après déjeuner, devant sa maison, le chef fut entouré d'un vol de colombes familières, dont l'une, confiante, vint, jusqu'au creux de sa main, quêter quelques miettes. Le généralissime n'avait plus rien à lui offrir qu'elle voletait encore autour de son poing tendu, comme pour s'y poser.

Alors, Joffre eut une de ces paroles exquises, qui, en marge de la guerre où il est un grand homme, font de lui, dans le privé, un grand cœur.

— Non, petite colombe, dit-il, pas encore. Tu viendras le chercher quand il sera en fleurs.

Et il désigna un rameau, où parlaient à peine les bourgeons, dans une haie proche.

Tipperary.

On sait la chanson de ronte de nos amis anglais: *Tipperary, la route est longue d'ici Tipperary*. Dans la chanson, Tipperary est un pays de rêve, un beau pays de délices et de repos, qu'on n'atteint qu'après de longues étapes. Dans la réalité, Tipperary est un charmant petit village irlandais, que les 7.500 habitants, depuis le commencement de la guerre, fièrent les héros de la chanson faussée, illuminent avec prodigalité chaque fois que les communiqués anglais enregistrent un grand succès.

It's a long way to Tipperary!

Le prix fort.

Le croiriez-vous? On m'a offert, au prix de trente-cinq sous, dimanche dernier, une petite médaille en carton!

— Absolument. Une aimable vendeuse qui m'a dit: « Un petit souvenir, monsieur, un 75! »

La « kultur » en cartes postales.

Quelque écoeurement que l'on en ait, il n'est pas inutile de faire connaître la grossière bêtise des gens de la Kultur, répandue sur des millions de cartes postales, en Allemagne.

Voici quelques exemples:

« AVIS MORTUAIRE. — Les Brigands soussignés ont la douleur de vous apprendre que leur sœur de lait la Belgique, après le bombardement d'Anvers par les mortiers de 420, vient d'être rayée de la carte géographique. Sa dépouille mortelle a été portée au champ du repos par les alliés allemands et autrichiens — Europe — Octobre 1914 — Ceux qui la pleurent: Russie, Angleterre, France. »

Le même avis a été rédigé, avec quelques variantes, pour la Serbie.

« AFFICHE DE THÉÂTRE. — Grand drame de George, Nicolas et Poincaré. Musique: mortiers de 420 et mitrailleuses. Directeurs: Allemagne et Autriche. Administrateur: Turquie. Personnages: Lord Angleterre: le capitaine de Brigands George; Mademoiselle Marianne France: son ami Poincaré; Cosaque russe: Nicolas; Mademoiselle Belgique, l'innocente persécutée sans patrie: Albert; la Serbie, régicide: Pierre; Monténégro-voleur-de-moutons: Niki; Japon, masque jaune: Portugal: brigand de la bande de Lord Angleterre. — Époque: le temps présent. Accourez tous! Accourez tous. Signé: La Direction. »

Si nous ne nous battions pas contre le peuple qui a inventé cela, on pourrait dire: « A force d'être stupide, ça désarme! »

Le Veilleur.

Lire DEMAIN:

Leader: J. ERNEST-CHARLES.
Échos de Belgique.

Ayuntamiento de Madrid

La coopération du Japon

Ce qu'on en pense à Tokio

PÉTROGRAD (De notre correspondant). — La possibilité d'une coopération des troupes japonaises sur le théâtre européen de la guerre intéresse le public russe; on se préoccupe tout d'abord de savoir ce qu'on en pense au Japon. Les relations télégraphiques et postales entre les deux empires n'étant point entravées par les opérations militaires, les grands journaux russes sont régulièrement informés des affaires japonaises, et il m'est loisible d'extraire des dépêches reçues des renseignements que je crois peu connus en France sur cette question.

Une récente dépêche de Tokio à l'officielle Agence télégraphique de Pétrograd fait savoir que M. Simada, le leader du parti *dossikai*, le plus nombreux, et appui principal du cabinet actuel de Tokio, s'est exprimé dans la presse japonaise en faveur d'une amitié étroite avec la Russie.

Une autre dépêche de Tokio à la même Agence dit que la pleine confiance manifestée par les Russes à l'égard des Japonais et qui s'était traduite par l'abolition de l'état de siège à Vladivostok, puis par l'envoi des troupes russes de l'Extrême-Orient sur le théâtre polonais de la guerre, a produit la meilleure impression au Japon. L'alliance avec la Russie est préconisée par les milieux gouvernementaux et politiques sans distinction de nuance.

Ces dépêches révèlent le degré d'intimité des relations russo-japonaises tendant vers ce que le *Rousskoïe Slovo* de Moscou nomme déjà la *Quadruple-Alliance*.

Mais voici une information télégraphiée au *Rousskoïe Slovo* par son correspondant de Dairan (l'ancienne Dalny, ville voisine de Port-Arthur) qui pose la question de la coopération du Japon d'une façon très nette:

Il résulte des déclarations des membres du Parlement japonais avec lesquels je me suis entretenu à Dairan (ou Hairen), que l'opinion publique du Japon est très favorable à l'envoi éventuel de troupes japonaises en Europe. En effet, remarquent-ils, les Japonais prévoient la concurrence désastreuse qui les attend, au point de vue commercial, industriel et à tant d'autres, de la part de l'Allemagne en cas de défaite des alliés. L'intérêt bien compris leur commande donc l'envoi des troupes japonaises en Europe pour y opérer contre les Allemands.

Une ligue japonaise s'est constituée pour réunir des fonds par souscription publique en vue de recruter, équiper et transporter en Europe un corps de volontaires japonais. Les premières dépenses, pour mettre sur pied les deux divisions prévues, sont évaluées à vingt-deux millions de yens (un yen vaut 2 fr. 50 environ).

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LES BOITES À SURPRISES

Nouveaux jouets non brevetés en Allemagne

(Eux: dessin de Weal)

• DERNIÈRE HEURE •

L'armée turque en retraite à l'est du canal de Suez

L'ambassade britannique a reçu du Foreign office le télégramme suivant, daté du 9 février :

Il a été officiellement annoncé au Caire, hier, que les pertes subies par l'ennemi dans son attaque du canal ont été plus élevées qu'on ne l'avait supposé.

Il est difficile d'évaluer le nombre des tués chez l'ennemi, à cause de l'étendue du terrain sur lequel l'action s'est développée; mais nos patrouilles ont trouvé et enterré plus de 500 tués, y compris 6 qui s'étaient noyés dans le canal. Il y a eu 652 prisonniers, dont 100 étaient blessés.

Des déserteurs continuent d'arriver. Quatre Turcs, que l'on disait avoir franchi le canal, se sont constitués prisonniers. L'armée turque est en pleine retraite vers l'Est et il n'y a plus de forces ennemies à moins de vingt milles du canal; même à cette distance, il n'y a que de petites forces d'arrière-garde, qui ne cessent de se retirer vers l'Est.

Cette retraite est probablement due à la fois au découragement qu'éprouvent les troupes de leur défaite du 2 et 3 février et au manque d'eau dans la région occidentale du désert de Sinaï. On ne saurait dire jusqu'à présent si elles se ressaisiront assez pour essayer une seconde attaque du canal.

Le cheikh Sidi Ahmed Gorand Senoussi, au cours d'une conversation avec un fonctionnaire britannique, a exprimé son grand ennui de ce que certaines gens avaient répandu des bruits dénués de fondement concernant ses intentions et avaient ainsi fait douter de la parole qu'il avait donnée d'agir amicalement vis-à-vis de l'Egypte et de son gouvernement.

Suliman el Baruni, l'agitateur de Tripoli bien connu, et d'autres, que l'on a découverts en train de fomenter des intrigues contre l'Egypte, ont été arrêtés par Senoussi.

Les croiseurs russes bombardent Trébizonde

PÉTROGRAD. — Hier matin, à 7 heures, alors que notre flotte était en mer, les postes-vigies entre Sébastopol et Yalta signalèrent le croiseur Breslau qui s'approchait de Yalta. A 8 heures, le Breslau tira plusieurs coups de canon sur la ville, puis s'éloigna. Les projectiles allemands endommagèrent quatre magasins et l'hôtel de Russie. Il n'y eut ni tués ni blessés.

Pour répondre au bombardement de Yalta, nos croiseurs furent envoyés à Trébizonde qu'ils bombardèrent le même jour à 4 heures de l'après-midi. Ils canonnèrent une batterie de huit bouches à feu et coulèrent dans le port un vapeur ennemi chargé de marchandises.

Près de Iéros, nos navires coulèrent un autre vapeur ennemi chargé de vivres et un schooner turc.

M. de Bülow est optimiste

ROME. — On mande de Berlin que le prince de Bülow a accordé au correspondant du journal hongrois Az-Est une interview dans laquelle il a affirmé que l'Allemagne n'abandonnera pas l'Autriche-Hongrie. Les bruits d'une paix séparée conclue par l'Autriche-Hongrie sont de pure invention.

Quant à l'Italie, M. de Bülow assure qu'il a pleine confiance dans la sagesse politique des cercles dirigeants italiens; il espère qu'ils trouveront pour l'avenir le juste chemin et qu'ils le suivront. Il ne doute pas que l'Autriche-Hongrie facilitera au gouvernement et au peuple italiens le moyen de vivre en paix et en accord avec les puissances centrales. (Havas.)

Le cas du cardinal Mercier

AMSTERDAM. — Le Tyd annonce que le général von Biasing a arrêté un télégramme adressé par le cardinal Mercier à un journaliste américain et dans lequel le cardinal confirmait le fait de son arrestation.

Grâce à l'intervention du nonce, ajoute le Tyd, le cardinal a pu faire passer un télégramme ainsi libellé :

Je suis très touché de la sympathie que vous me manifestez et je vous remercie; mais je préfère ne pas insister sur les mesures vexatoires auxquelles vous faites allusion et continuer plutôt à me confier dans mes devoirs épiscopaux, je désire déclarer que je n'ai rien à retirer et ne retire rien de ma lettre pastorale.

Ayuntamiento de Madrid

La Douma acclame les nations alliées

PÉTROGRAD. — Cet après-midi, à 2 heures, a eu lieu l'ouverture de la session de la Douma.

Tous les ministres, les membres du Conseil d'Empire, les sénateurs sont présents. On remarque, en outre, dans les tribunes réservées, les membres du corps diplomatique et les représentants de la presse. Les tribunes publiques sont comblées.

Le président donne lecture de l'oukase impérial convoquant la Douma; puis il pousse un hurrah en l'honneur du tsar; ce hurrah est répété plusieurs fois par toute l'assemblée.

Après l'exécution de l'hymne national, le président de la Douma reprend la parole pour prononcer le discours de réouverture.

Les passages où il est question des nations qui luttent avec la Russie sont couverts d'applaudissements prolongés; les ambassadeurs de France, d'Angleterre et du Japon, ainsi que les ministres de Belgique et de Serbie et l'agent diplomatique du Monténégro qui assistent à la séance dans la tribune du corps diplomatique, sont en même temps l'objet des acclamations de l'assemblée.

La Grèce ne tiendra pas compte de la menace allemande

ATHÈNES. — Le gouvernement allemand a signalé au gouvernement hellénique les dangers que courraient les navires marchands naviguant à proximité des côtes françaises « par suite de l'intention de l'Angleterre d'arborer sur ses navires marchands les pavillons neutres et en raison du transport de troupes d'Angleterre en France, transport auquel l'Allemagne s'opposera par tous les moyens ».

A cette communication, le gouvernement grec a répondu, en substance, qu'il espère fermement que la marine marchande hellénique continuera de jour des garanties résultant du droit international et de la déclaration de Londres sur la navigation des neutres en haute mer et sur les côtes non effectivement bloquées. (Havas.)

Le bombardement de Thann continue avec fureur

GENÈVE (Dépêche particulière d'Excelsior) — Les Allemands continuent de s'acharner sur la malheureuse cité de Thann, écrit-on d'Alsace à Démocrate. Non contents d'avoir détruit une grande partie de cette localité : l'hôpital, les maisons de la place du Marché, les usines, ils veulent ne plus laisser une pierre qui puisse rappeler le passage du généralissime des troupes françaises.

Lundi et mardi, au moyen de leurs grosses pièces de 210, ils ont de nouveau lancé des obus sur Thann, détruisant plusieurs bâtiments, sans aucune nécessité militaire.

Ils espèrent ainsi abattre le moral des troupes françaises qui combattent dans ces régions. La destruction systématique du chef-lieu de l'Alsace française a cependant un effet diamétralement opposé sur les hommes qui, depuis plusieurs mois, ont non seulement arrêté toutes les offensives allemandes, mais obligé leurs adversaires à se fortifier devant Uffholtz, à se retirer de Cernay et à préparer leur défense dans la forêt de Nonnenbruch.

C'est surtout dans ces taillis touffus qui s'étendent de la route Aspach-le-Bas-Cernay à Mulhouse que les Allemands travaillent avec une grande activité.

Devant Altkirch, la situation semble ne pas avoir subi de grands changements depuis plusieurs semaines.

D'autre part, on apprend que le bombardement de Cernay a réduit en cendres une grande partie de la petite cité. Il ne reste plus rien du presbytère ni de nombreuses autres maisons.

Un héros de dix-sept ans

Le général commandant une de nos armées vient de porter à l'ordre du jour de l'armée le jeune Roger Gsell, dont certains journaux ont déjà relaté la mort héroïque. La citation est ainsi rédigée :

Gsell, Roger, soldat de 2^e classe :

Besné volontaire à dix-sept ans, atteint de deux blessures très graves par éclats d'obus, et sachant que ces blessures mettaient sa vie en danger, a, pendant deux mois, à l'hôpital où il était en traitement, donné le plus bel exemple de courage et de fermeté, réconfortant ses camarades et sa famille, manifestant hautement sa satisfaction du devoir accompli et sa confiance dans l'avenir. Est mort le 2 janvier en chantant la Marseillaise.

L'exemple de Roger Gsell nous montre qu'au vingtième siècle, la tradition des Violes et des Bara s'est maintenue dans la jeunesse française.

Le correspondant du même journal moscovite à Tien-Tsin télégraphie d'autre part :

Une multitude de Japonais désirant servir comme volontaires dans l'armée russe se presse dans les bureaux du consulat russe à Dairen, en quête d'indications sur la voie à suivre.

Les journaux japonais et ceux de Shang-Hai publient une lettre des volontaires japonais engagés dans l'armée russe où ils expriment leur joie d'aller combattre dans les rangs des glorieuses troupes russes.

Ces renseignements, de source certaine et directe, nous montrent donc que le désir d'une intervention japonaise en Europe se manifeste spontanément, au Japon, autant par haine de la domination germanique en Extrême-Orient que par sincère sympathie pour la cause des Alliés.

Le roi Albert décore le général Joffre

Au cours d'une récente entrevue, S. M. le roi Albert I^{er} a remis au général Joffre les insignes de grand-croix de l'ordre de Léopold.

En exprimant au roi de Belgique sa vive reconnaissance de l'attribution de cette haute distinction, le général Joffre a remercié Sa Majesté de ce nouveau témoignage d'estime qu'Elle a ainsi voulu donner à l'armée française dans la personne de son chef et qui resserrera encore les liens unissant déjà les deux armées alliées.

La crise des approvisionnements en Allemagne

LA HAYE. — D'après la Gazette de Cologne, l'Association des Hôtellers a décidé de percevoir 5 pfennig pour chaque morceau de pain « K » ou chaque petit pain blanc de 75 grammes.

Le même journal annonce que l'administration militaire a fait savoir aux propriétaires de chevaux que l'avoine saïsée serait exclusivement réservée pour les besoins de l'armée et a conseillé à ces propriétaires de nourrir leurs bêtes avec des carottes et du sucre.

Nouvelles parlementaires

Les valeurs détruites pendant la guerre.

La commission du budget, après avoir entendu hier M. Briand, garde des sceaux, sur la proposition de loi de M. Jules Roche relative aux porteurs de valeurs détruites pendant la guerre, s'est prononcée en faveur de cette proposition.

Les mobilisés pères de six enfants

La commission d'études du groupe des familles nombreuses a décidé d'appuyer la proposition d'Aubigny, tendant à faire passer les pères de six enfants dans la dernière classe de la réserve de la territoriale.

Elle a chargé, d'autre part, M. Landry de rédiger une proposition tendant à graduer la pension des veuves des militaires tués à l'ennemi suivant le nombre de leurs enfants.

Une séance en perspective pour vendredi.

La conférence des présidents des groupes et des grandes commissions, qui siège tous les mardis au Palais-Bourbon sous la présidence de M. Deschanel, a décidé, au cas où l'ordre du jour ne serait pas épuisé au cours de la séance de demain, de remettre à vendredi la suite de la discussion. On sait que le débat doit porter sur l'importante question de l'interdiction de l'absinthie et de la limitation des débits de boissons.

La chasse aux maisons allemandes

Voici la liste des maisons allemandes ou austro-hongroises placées sous séquestre par ordonnance de M. le président Monier, en date d'hier :

Barsch, 6, rue Herschel, et ses intérêts dans une société avec 47, boul. Haussmann (M. Cornet); Bonn, 54, boul. Richard-Lenoir, et ses intérêts dans une société, 5, rue du Grand-Prieuré (M. Pouchet); Busch, 22, rue de Berne, et ses intérêts dans une société, 155, faubourg Poissonnière (M. Gauthier); Koch, représentant de machines d'imprimerie, 1, rue Jacques-Léon (M. Arnaud); Mlle Otto, 211, rue Saint-Honoré (M. Guiller); Compagnie Rhénane de Cellulose, cellophane et caoutchouc, 89, faubourg Montmartre (M. Guiller); Verlan, 202, 25, de Rotterdam, ses intérêts en France (M. Raynaud).

D'autre part, MM. Doyen et David ont été nommés séquestres des intérêts allemands et austro-hongrois dans la Société Gustave Dreyfus et Cie, 14, rue Favart.

La Presse française et étrangère

Kitchener, le soldat gentleman

De M. Miles, dans le *Correspondant* :

« Vous ne pouvez imaginer le soldat autrement que voyant exactement ce qu'il y a à faire et le faisant. Sa précision est d'une infatigable et surhumaine. Il ressemble plus à une machine qu'à un homme. Vous sentez qu'il devrait être patenté et exposé fièrement à l'Exposition internationale de Paris avec cette étiquette : Empire britannique. Sujet n° 1, hors concours, la Machine du Soldat. »

C'est en ces termes humoristiques qu'un célèbre correspondant de guerre jugeait, il y a dix-huit ans, l'officier qui est aujourd'hui secrétaire d'Etat pour la Guerre dans le gouvernement de Sa Majesté George V.

Peu d'hommes ont, autant que lord Kitchener, le physique de leur caractère. Grand, robuste, de tournure distinguée, un peu épaisse par l'âge, le visage aux traits réguliers, d'une singulière énergie, rendu presque dur par l'acier métallique du regard, toujours groomé avec la plus parfaite correction en uniforme comme un civil, cavalier hardi et élégant, doué d'une excellente santé qui lui permit de supporter aisément les plus dures fatigues physiques et intellectuelles, il représentait excellemment un des types classiques de l'officier anglais, *soldier and gentleman*.

L'éternelle aurore

Le *Figaro* publie l'éloquente préface qu'écrivit M. H. Carton de Wiart, ministre de la Justice belge, pour le poignant volume signé par M. Pierre Kothornb, sur les *Barbares en Belgique*. Dans les belles pages liminaires de ce beau livre, M. Carton de Wiart parle ainsi de l'éternelle « aurore de la conscience humaine » :

Sans doute, le droit des gens est, contre les abus de la force brutale, un moyen de défense dont nous ne devons pas nous exagérer l'efficacité immédiate. Mais ce moyen de défense, il serait moins sage, encore, de notre part, d'en sous-estimer l'importance. Issus à d'autres le triste courage de qualifier de « chiffons de papier » les pactes solennels conclus entre nations. Ne nous arrêtons pas d'affirmer les principes de la morale universelle. C'est sur les champs de bataille de la conscience humaine, et non pas seulement à la voix du canon et à la pointe de l'épée, que se règle en définitive le sort des nations. Quelque affreux que soit le spectacle d'aujourd'hui, l'humanité n'a pas cessé d'être humaine. Nous sommes plongés dans la nuit. Mais si épaisses que soient les ténèbres qui nous enlourdissent, « il fait toujours matin quelque part », selon le mot de Longfellow. Et déjà, des lueurs d'aurore ne luisent-elles pas à notre horizon ?

Une lettre

La *France musulmane* publie une lettre, dont suit un extrait, adressée par le colonel A. Samy bey, musulman, officier royal de la Couronne d'Italie, à « Guillaume II et à ses espions » :

Majesté,

Vous souvenez-vous de votre voyage en Syrie-Consantinople, voyage pour lequel le sultan Abdul-Hamid III Mhonneur de me désigner pour vous accompagner ?

Tout est changé aujourd'hui et ce ne sont pas vos généraux Limann von Sanders, von der Goltz et autres de même calibre qui vous rendront l'estime et le respect des musulmans auxquels vous n'avez plus aucun droit.

Tous les musulmans du monde entier ont qu'un seul et même cœur et ils l'ont donné tout entier à la France. Tous, du premier jusqu'au dernier, ils sont prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour cette noble France qui leur a toujours prodigué le même amour et la même affection qu'à ses sujets chrétiens.

J'adresse ma lettre à tous les musulmans : de la Turquie aux Indes en passant par l'Égypte, chaque chef en recevra un exemplaire. Ils pourront ainsi prévenir leurs frères qui, en en garde, sauront défendre leur patrie et leur religion.

De même que Dieu est le protecteur de tous les musulmans,

Dieu protège la France.

Colonel Ali Samy bey.

Le plus grand honneur

De M. C. Pallu de la Barrière, dans *La Correspondance politique et agricole* :

L'étrangère qui épouse un Français suit la condition de son mari et devient Française. Elle reste Française, quel que soit le mariage qui la mène à la mort. C'est un privilège. Les Allemandes et les Austro-Hongroises d'origine qui en bénéficieraient doivent justifier, en tout temps, l'honneur qui leur est fait. En temps de guerre, leur conduite ne doit prêter à aucun soupçon, et c'est une obligation élémentaire pour les pouvoirs publics de s'assurer qu'à l'abri d'une naturalisation légitime, mais indirecte et par voie de conséquence, elles ne se mêlent pas avec l'ennemi des relations suspectes.

Le plus grand honneur que puisse accorder la France à un étranger, c'est de l'accueillir chez elle, non comme un hôte, mais comme un fils, de faire de lui un français par adoption, comme les autres le sont par le sang. Elle ne doit pas, quand il s'agit d'accorder une distinction aussi haute, la plus haute de toutes, faire preuve d'une prodigalité qui l'exposerait à laisser introduire au foyer national de faux frères capables de le trahir et de le trahir.

La version allemande

d'après le « Times »

Diatribes contre l'Angleterre.

Les quotidiens allemands de jeudi et vendredi derniers ne parlent pour ainsi dire que de l'ordre apocryphe donné aux navires de commerce anglais de hisser des pavillons neutres, ordre qui a provoqué la fameuse déclaration du « Blocus » germanique. Comme manchettes, on y remarque : « L'Angleterre cache son pavillon » ; « Comment l'Angleterre amène ses couleurs » ; « Comment l'Angleterre renie son drapeau » ; « Faux pavillons » ; et « La terreur de l'Angleterre pour la guerre sous-marine ». Des colonnes entières sont consacrées à montrer que la Grande-Bretagne, toujours méprisable, ne mérite plus aucun respect ni aucune considération. « Cet Etat sans scrupules, s'écrient les *Hamburger Nachrichten*, doit être renversé maintenant, puisque, dans sa folle terreur, il a enlevé son propre pavillon de ses vaisseaux marchands. » Avec une unanimité suggestive, ces journaux cherchent à nous montrer l'Allemagne comme s'étant abstenue jusqu'ici de donner son rendement maximum sur mer ; ils prétendent aussi que le passage des transports britanniques remplis de troupes n'a pu se faire que grâce à la bonté allemande ! Puis ils s'adressent aux neutres :

L'Allemagne, dit le *Lokalanzeiger*, encorde toutes les côtes anglaises afin de contrebalancer efficacement les incursions britanniques. Notre pays n'en serait pas arrivé à si l'Angleterre ne lui en avait montré le chemin. Nos courants seront battus maintenant avec leurs propres armes. L'Allemagne ne fait qu'user de représailles, assurant ainsi contre la violation d'Albion non seulement son propre avenir, mais aussi celui des pays neutres.

Pendant de longs siècles, les peuples ont gémi sous le joug britannique, et tous les essais de secouer cette domination sont restés vains. Si l'Allemagne arrive à briser ce joug (ainsi qu'elle se sent de taille à le faire) elle remplira une noble mission historique. Elle est en train de libérer le monde d'un de ses plus redoutables fléaux !

En tout cas, il est évident que la proclamation sur le papier de l'Allemagne jouit d'une immense popularité. Depuis le commencement de la guerre, on n'a pas vu d'explosion d'invectives haineuses comparable à celle qui a accompagné la déclaration du « Blocus ». On répand partout l'idée que le but de l'Angleterre est l'annihilation de l'Allemagne. Suivant les *Muenchener neueste Nachrichten*, tous les moyens de destruction sont permis contre l'Angleterre, parce que si l'Allemagne était battue, la Grande-Bretagne « l'écraserait sans pitié ». Le député du centre, Erzberger, est convaincu que l'Angleterre incendierait Cologne, Hanovre ou Berlin, si jamais elle atteignait ces villes.

Le dévouement de la population.

Dans un de ses articles écrits au quartier général, M. Ganghofer rapporte une conversation qu'il a eue avec M. de Bethmann-Hollweg, laquelle trahit l'inquiétude grandissante en Allemagne.

Nous autres, qui suivons les opérations militaires, dit le *chancelier*, nous ne pouvons pas comprendre l'inquiétude qui se propage de plusieurs façons dans le pays. Il n'y a pas la moindre raison d'être inquiet. Des temps comme ceux-ci sont naturellement durs pour tout le monde. Il s'agit seulement de surmonter les difficultés ; et nous les surmonterons. Il y a du progrès partout, bien que notre avance ne paraisse souvent pas assez rapide aux yeux d'une population impatiente. Nous devons être très prudents en face d'ennemis terribles, et il nous faut éviter des sacrifices inutiles, afin de ménager nos forces pour l'heure décisive.

La neutralité norvégienne.

L'ancien ministre norvégien, M. Konow, ayant prononcé récemment un discours favorable aux alliés, et prédit avec certitude la victoire de l'Angleterre, la *Gazette de Cologne* y a répondu en ces termes :

Nous ne saurions passer sous silence le passage de l'ancien ministre recommandant à son pays de prendre parti pour la Belgique et l'Angleterre. Nous ne demandons à personne de nous être favorable, mais nous pourrions au moins exiger des neutres une réserve prudente et une abstention de paraître partiaux dans des questions qui ne sont pas encore assez mûres pour être discutées à fond.

Ainsi le premier journal allemand conteste aux neutres le droit d'exprimer même leur opinion sur la guerre !

Leur communiqué

AMSTERDAM. — Une dépêche de Berlin transmet le communiqué officiel suivant du 8 février :

Le combat pour nos positions au sud du canal de la Rasse continue.

Nous avons regagné une partie de la tranchée de l'ennemi, dont celui-ci s'était emparé récemment.

Nous avons occupé une partie des retranchements ennemis dans l'Argonne.

Aucun événement important sur le reste du front occidental.

A la frontière de la Prusse orientale, en Pologne, sur la rive droite de la Vistule, quelques rencontres peu importantes ont tourné à notre avantage.

La Guerre anecdotique

Un rayon de soleil

Un de nos amis nous communique une émouvante lettre écrite par un officier à sa mère, et où nous prélevons les passages suivants. Et d'abord cette originale fantaisie sur le froid :

Oh ! le froid, ce sale froid humide qu'on retrouve partout, ou plus exactement qu'on ne retrouve pas, puisqu'on ne le quitte pas. Il vous guette à la sortie de la chambre, vous suit dans la rue, vous accompagne à cheval, vous tient l'étrier au débotté ; il est sous la table pendant le repas et, quand vous vous couchez, il s'installe des rideaux, des papiers décollés, du plafond, monte du sol et s'insinue dans les draps mêmes ; il couche avec vous et se réveille au petit jour, à votre côté. Oh ! quand reviendra-t-il ?

Et puis cette touchante évocation d'un rayon de soleil sur un ceruciel :

Le soleil, lassé d'éclairer des cadavres entre des lampadaires, s'en est allé bien loin ; de temps à autre, il jette un regard pour s'assurer que rien n'est changé et se réveille précipitamment la face fêlée, après une nuit de tempête, il est venu ; entre deux cyprès, son regard a coulé : horreur !

Quatre planches de mauvais bois, un drap noir, quelques fleurs. Devant : l'autel portatif et l'annonciateur ; derrière : les officiers et les chasseurs.

Il avait dix-neuf ans ; à peine une salissure de moustache sous le nez ; il venait de passer un an à Saint-Cyr ; il voulait être général et voilà qu'il peut cueillir à son choix les étoiles du ciel...

Je ne sais ce qu'est devenu le rayon de soleil ; le vent l'a balayé et je l'ai vu filer vers l'horizon. Peut-être, là-bas, une femme, une mère aura senti sa douce caresse ! Mais aura-t-elle aussi senti que la caresse était plus douce, que le rayon était plus chaud de l'ultime chaleur et de l'ultime douceur prises en passant sur le ceruciel de son enfant ?

A droite ; droite ! En avant : marche ! et la tempête se reprend à souffler, et le ciel, uniformément, tend son voile de deuil sur la terre uniformément triste.

Tommy, le soldat anglais

Du *Correspondant* :

Tommy arrive dans une ferme où la famille est rassemblée. Il voudrait des œufs. Son livre à la main, il exprime son désir. Le paysan dit qu'il comprend, attrape ses poulets, les attache et fait signe à Tommy d'en choisir un. Malheureusement, ce n'est pas cela du tout. Quelque la poule vienne de l'aut et réciproquement, il y a néanmoins des circonstances où l'un et l'autre ne sont pas interchangeables. Tommy insiste et l'homme d'expliquer qu'il veut des œufs et non des poulets. Ses premiers efforts sont vains. Il saisit alors un oignon, le place sur de la paille, s'assoit dessus, puis se lève en criant : « Cock-a-doodle-doo ! » Cette fois on a deviné. Tout le monde éclate de rire et on donne des œufs à Tommy qui reste planté au milieu de ses hôtes et prend « toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ». Mais qu'avait donc d'incorrect ce maudit manuel ? C'est bien simple : *two boiled eggs*, deux œufs à la coque. Donc, *two*, deux ; *boiled*, œufs ; *eggs*, coque. Tommy voulait *eggs* et traduisait coque : « Je pensais que le dernier mot signifiait *eggs*, mais *eggs* c'est œufs. Bon ! bon ! on voit de tout dans la vie. »

A la mort comme à la noce

Du *Petit Marseillais* :

C'était au tour du 3^e bataillon du 1^{er} d'infanterie de marcher à l'avant. Le commandant fit appeler les commandants de compagnie pour tirer au sort la compagnie qui ferait l'attaque, mais le capitaine de la 11^e réclama pour lui l'honneur de faire l'assaut.

— Etiez-vous sûr de vos hommes ? demanda le colonel, présent à l'entrevue.

— J'en suis sûr.

Le capitaine se rendit aussitôt aux cantonnements de réserve où se trouvait la 11^e ; il réunit tout le monde et leur fit part de sa décision.

— Il est temps encore, ajouta-t-il, de revenir sur ce que j'ai fait. Si vous avez peur, si vous doutez de vous-mêmes, dites-le. On ne vous tiendra pas compte de votre franchise. Bien plus, on vous en saura gré. Il ne faut pas que vos chefs s'exposent à se trouver seuls au moment de l'assaut.

Les acclamations accueillirent ces paroles. Tous se déclarèrent prêts à suivre leur capitaine.

Cela se passait le 17 janvier, et l'attaque était fixée pour le 20.

Le jour venu, la 11^e partit et l'affaire fut rudement menée. Il est vrai que le chemin à faire était court : 100 mètres jusqu'à nos tranchées de première ligne et 50 mètres pour bondir jusqu'à la redoute. Les mines explosèrent, les canons tonnèrent, la brèche fut ouverte et l'assaut donné. L'ouvrage ennemi était bondé de défenseurs et « Rosalie » eut fort à faire. Le sang giclaient sur les murs et faisait sur le sol des rigoles. Les poilus allaient de tout leur cœur ; en dix minutes, ils n'eurent plus devant eux que des morts. De tous les Allemands de la redoute, deux seulement réussirent à s'échapper dans un coin d'ombre — à se rendre, une fois tout terminé.

Mais l'assaut n'était que la première phase. Il fallut ensuite organiser la tranchée sous les obus, les bombes, les bouteilles et les balles mêmes, qui gémirent par les brèches. Les contre-attaques prévues se produisirent, quand, le soir venu, la 11^e céda sa place à une autre compagnie, plus de la moitié de ses hommes étaient morts ou blessés.

Le roi des Belges aux avant-postes



Le roi des Belges, qui a pris le commandement en chef de ses armées actuellement en campagne, passe souvent de longues heures au milieu de ses soldats. Tantôt dans les tranchées de première ligne, tantôt aux avant-postes, il apporte toujours de précieux encouragements à ses vaillantes troupes. Le souverain (X), en compagnie d'un officier de sa suite, séjourne souvent plusieurs jours à proximité du front de bataille et s'installe dans une modeste habitation de paysan.

Voitures d'Algérie sur le front



Un grand nombre de voitures et de camions automobiles ont été réquisitionnés en Algérie. Amenés en France, ces véhicules ont été conduits sur le front par des Algériens. Ils servent au transport des troupes et sont encore utilisés dans les convois de ravitaillement.

Un chargeur bouclier



Un soldat qui a vu la mort de près, c'est certainement le fantassin anglais porteur de ce chargeur. Les quatre balles, en effet, furent perforées par un projectile allemand pendant l'action.

LES ALLEMANDS A CRAONNE



UNE REDOUTE ALLEMANDE



BARRICADE DANS UNE RUE DE VILLAGE

Au cours des récents engagements qui se sont déroulés dans la région de Craonne, nos troupes ont enlevé à l'ennemi plusieurs tranchées de première ligne. Dans la ville qu'ils occupent actuellement, les Allemands ont construit des abris importants dont plusieurs ont déjà été détruits par le feu de notre artillerie

La Vie Féminine

Nos amies d'Amérique

La France trouve des compensations aux coups qui la frappent dans les témoignages d'amitié qui lui sont donnés par le monde entier.

D'Amérique, plus que de tout autre pays, on fait tous les efforts pour adoucir les détresses que la guerre a fait naître, et tous les jours nous avons une occasion nouvelle de louer la générosité de ces amis des bons comme des mauvais jours.

La Vie Féminine, qui a reçu depuis le début des hostilités des vêtements pour les femmes, enfants, réfugiés et soldats, tient à remercier à tous ceux qui lui viennent en aide de l'autre côté de l'Atlantique quelle gratitude suscitent ses dons fraternels.

Des Américaines bien connues de la société parisienne et qui n'hésitent pas à traverser l'Atlantique « pour voir ce dont la France a besoin », viennent vers nous actives, bienfaisantes.

Le matin rappelait hier le don fait par Mme Cooper Hewitt d'un hôpital, l'envoi d'automobiles aménagées en ambulance, des hôpitaux dus à la générosité des Etats-Unis.

Il ne faut pas oublier qu'au Métropolitan Opera où une représentation fut organisée comme manifestation de cette sympathie, on s'est arraché les places à des prix exorbitants. Après le premier acte, l'orchestre a joué la Marseillaise et toute la salle a écouté debout notre hymne national « chaleureusement applaudi ».

On ne saurait trop répéter combien sont touchantes ces preuves de dévouement d'une grande nation qui applique à la charité, à la solidarité sociale la même activité qu'au « business », nous ne saurions trop dire à nos amis lointains combien ils facilitent notre tâche.

L'élan donné par M. Herrick, dont tous les Français conservent le souvenir, ne se ralentit pas. L'ambassade des Etats-Unis continue à prodiguer sa bienfaisance à ceux qui souffrent, aux Belges, aux réfugiés.

Le vieux lien unissent les deux pays, on prétend que les Américaines aiment les traditions de notre France. Nous prouverons à celles qui sont pour nous si bienfaisantes qu'il en est une que nous savons conserver : la reconnaissance.

V. de Gourennes.

Ça et là

Pour les réfugiés.

Demain 11 février, à 4 h. 15 très précises, Mme Maréchal Le Verrier fera une conférence. A l'Hôtel de la Vie Féminine (24, rue Danton), sur l'aide aux réfugiés.

Vie Féminine.

On nous adresse de nombreuses lettres de nos lectrices de province nous demandant quelles vêtements nous faisons confectionner. A la Vie Féminine, des vêtements pour les soldats : chemises, gilets de flanelle, vestons de flanelle, etc., mais nous regrettons de ne pas savoir à quel point deviennent ces objets. Nous les prévenons que nous leur enverrons toutes les explications des que nous recevrons une simple demande, 63, rue de Mirabeau, où nous sommes toujours très heureux de recevoir la visite de nos amis de Paris.

Visites de héros.

L'hôpital 166 (de l'Union internationale latine et des Femmes de France) situé au 123 de l'avenue des Champs-Élysées, a eu l'honneur de recevoir la visite du général et de Mme Garibaldi qu'accompagnait leur fils, le colonel P. Garibaldi.

Ils ont parcouru, sous l'égide de leur ami personnel, M. Norio Linapp, président fondateur de l'Union, du médecin-major, de la directrice de l'Union, de la directrice de l'hôpital, de M. Rivot et de M. Billan, les salles de blessés, où le général adressa à tous des paroles réconfortantes.

L'Union internationale latine a été fondée par M. et Mme Chlappe, qui commencent par enrôler les Garibaldiens sous le portique de leur demeure et qui continuent leur chère œuvre propagande à la mairie du deuxième arrondissement.

Mme Chlappe est connue pour son dévouement à des œuvres nombreuses ; en particulier, depuis vingt-cinq ans, elle consacre toutes ses soirées au développement de l'enseignement gratuit pour les adultes.

Nos sœurs anglaises.

Hier soir, au cours d'une grande réunion, Mme Despard-French, sœur du maréchal des armées britanniques, lut un message des femmes anglaises à leurs sœurs de France ; et, aujourd'hui, Mme Despard-French sera reçue à l'Union pour le Suffrage des Femmes, que préside avec un dévouement sans égal, Mme de Witt-Schlumberger.

On devine quel chaleureux accueil sera réservé à la sœur du maréchal anglais !

Il est intéressant de constater ce fait : tandis que les

armées alliées unissent leurs efforts dans une lutte ardente pour le droit et la liberté, des liens étroits se nouent, au point de vue social, entre notre pays et l'Angleterre ; non seulement le peuple anglais nous donne son appui contre les Barbares, mais encore, il veut que la République française soit bien certaine de son amitié.

A l'ordre du jour de l'armée

Mlle Dussart, infirmière de la Croix-Rouge Française : « J'ai été avec un admirable dévouement et une inlassable patience les blessés des ambulances. J'ai resté pendant le bombardement, et lorsque les formations ont dû être évacuées, j'ai suivi le corps d'armée pour continuer mon œuvre humanitaire ».

M. et Mme Mongin, mineurs au moulin de Saint-Pierre, à Marais (Pas-de-Calais) :

Pendant deux mois, ont montré à nos blessés, dans leur habitation transformée en infirmerie, un dévouement, un dévouement aux soins qui leur étaient donnés et en ménageant toutes leurs ressources à la disposition du service de santé pour nourrir et élever rapidement les blessés. Ont passé leurs nuits, eux et leurs enfants, pour secourir le personnel médical.

Mlle Poutel, employée de l'Administration des Postes et Télégraphes :

Depuis plusieurs mois, coopère avec un inlassable dévouement à l'exploitation du réseau téléphonique et a notamment, au début d'octobre, lors du bombardement d'Arras, fait preuve de calme et de grand courage.

Un livre pour les combattants

On signale l'initiative prise par un groupe d'artistes, de recueillir les meilleures pages des poètes de la guerre pour les offrir aux combattants. Ce livre : *Un livre pour nos soldats* paraît sous le haut patronage d'un comité dont font partie, d'ores et déjà : Jean Richetti, Edmond Maréchal, Georges d'Espagnès, Il renferme, entre autres, des œuvres de la comtesse de Noailles, de MM. Maurice Maeterlinck, Georges Tracol, Paul Valéry, Silvain, Mouny-Eon, Gaston Ringard, Lucien Paul, Edmond Teulet, Georges Delacour, Paul Manivel, Léon Sarrail, Louis Hébras, Léon Michel, G. Fragerolle, Jacques Fustel, Xavier Privas, Pierre-Al. Delacour, Grandmougin.

Par les soins d'une commission exécutive, l'ouvrage sera gracieusement envoyé jusqu'au front et dans toutes les formations, hôpitaux ou dépôts. Tous envois, correspondance ou souscriptions, doivent être adressés au secrétariat de l'Œuvre, 26, rue du Rocher.

Pour nos soldats

Genouillière au crochet

Monter 41 mailles, revenir au point coulé jusqu'au 21^e point, où on prend deux fois la même maille, continuer ensuite jusqu'au bout du rang.

Le deuxième rang se fait avec 18 points coulés, maille arrière, les 6 points du milieu du premier la maille devant et les 12 autres en maille arrière. Il faut, à chaque rang, et chaque descente, piquer deux fois dans le point formant le milieu de la genouillière : c'est ce qui constitue l'augmentation. Avoir bien soin que les deux extrémités en maille arrière aient toujours 18 points, jamais plus, l'augmentation se faisant uniquement dans



la partie genou. Faire ainsi 9 côtes et 3 côtes sans augmentation, mais en maintenant la maille devant au milieu, la maille arrière aux deux bouts.

Reprenre l'ouvrage au point de départ et faire alors l'autre côté identiquement semblable ; terminer à l'aiguille. Crochet plutôt gros, laine moyenne ; à peu près 80 grammes de laine.

COURS DE COUPE

Ecole FIGIER
10 Boulevard Poissonnière

Ayuntamiento de Madrid

Hier et demain

Depuis le début des hostilités, les Françaises remplissent leur rôle avec un patriotisme qui ne peut qu'émouvoir. Elles savent que de leur attitude stoïque ou nerveuse, de leur confiance ou de leur désespoir dépendent la vaillance ou le découragement de nos soldats, elles n'oublient pas qu'elles ont en main la fortune de nos armes et elles font tous leurs efforts pour nous la conserver.

Cependant, les femmes n'ont pas toujours des âmes héroïques ; et, plus d'une, étouffant ses sanglots, a murmuré : « Pourvu que je puisse supporter dignement les angoisses torturantes ou les devoirs cruels ; pourvu que je puisse remplir ma tâche sans faiblir ! »

Le passé peut seul nous donner la force de supporter le présent. C'est en songeant à l'avenir, guerre que nous retrouverons intact notre désir de revanche, que nous respirerons plus librement et que nous serons plus certaines de l'avenir.

Le 10 février 1871, un contemporain notait : « A partir d'aujourd'hui le rationnement du pain cesse d'avoir lieu. »

Paris venait de subir cinq mois de siège et de famine. Pendant que les obus pleuvaient sur la ville, qui connut toutes les horreurs du bombardement, les denrées atteignirent des prix exorbitants. Les Parisiens les plus fortunés vécurent journellement avec 25 grammes de viande de cheval et 300 grammes d'une mixture incertaine, laquelle on donnait le nom de pain ; le froid était tellement intense que l'on dut abattre les arbres des environs pour chauffer les héroïques assiégés ; la misère supportée par les femmes et les enfants est indescriptible. La fin des hostilités fut plus douloureuse encore : Nous cédions une partie de notre territoire, nous avions à payer l'indemnité de guerre, et, le 1^{er} mars, les Allemands devaient occuper l'espace compris entre la Seine et la rue du Faubourg-Saint-Honoré, de la Courcelle au quartier des Ternes.

Quelle différence avec le Paris de 1915 !

Sans doute, les rues sont moins encombrées qu'en temps de paix, des boutiques demeurent fermées, les automobiles sont plus rapides, le Métropolitain est devenu un lieu sélect où l'on rencontre le Tout-Paris élégant ou illustre ; sans doute, on trouve dans les salons de la laine et des tricots commodes et, partout, la conversation est délicate et agréable, tandis que notre pensée se quitte guère la région du Nord, où des hommes souffrent et meurent pour nous... Mais, cependant, comme nous sommes sûrs du lendemain !

En mars 1871, un Parisien a pu écrire : « Nous avons bien souffert. Le fer chaud a été appliqué brutalement sur notre chair frémissante, mais notre honneur est intact. Nous gardons toutes nos espérances et le soleil glorieux se lèvera derrière les champs où fut versé le sang des martyrs ! »

Le soleil radieux s'est levé !

L'expérience démontre que les paix durables sont celles qui profitent aux vainqueurs, sans exaspérer les vaincus. L'Allemagne feint d'ignorer cette vérité. Non seulement elle nous avait atteints en plein cœur, par une amputation cruelle, mais encore elle est venue, arrogante et haïssable, pour raviver notre douleur et renouveler notre humiliation.

Pendant quarante-quatre ans, elle s'est organisée pour atteindre ce but, tandis que nous nous efforcions de penser la paix toujours saignée, tandis que nous voulions travailler pour la paix.

En quinze jours, le kaiser devait être à Paris !

Il est digne de mépris les succès dus à la supériorité du nombre, à la ruse, à la mauvaise foi ; et nous aurions encore le droit de porter très haut notre front, alors même que le sort des armes nous eût été fatal.

Au contraire, sur la Marne, dans une bataille formidable et digne des temps héroïques, les alliés remportèrent la plus belle victoire que nous ayons pu souhaiter ; une fois de plus, la civilisation triomphait de la barbarie, le peuple allemand souffrait des folies de celui qui le gouverne.

Ah ! ils resteraient fameux l'empereur au court bras et son fils, ce kronprinz qui, parlant admirablement la langue française, commence et termine ses phrases par les mêmes mots, toujours répétés : « C'est épatant ! »

Oui, c'est épatant ! Un peuple qui souhaitait uniquement la paix triomphera d'un peuple qui rêvait seulement de la guerre, et qui a lui-même sonné son glas...

Les Françaises peuvent garder tous leurs espoirs. Le soleil glorieux s'est levé ; la Victoire ne nous échappera pas !

Marie Galtier

Les principaux faits de guerre

du 27 janvier au matin au 6 février au soir

La dernière période de dix jours a été une période de calme. Les quelques actions qui l'ont marquée n'ont mis en présence que des effectifs peu nombreux et ne se sont développées que sur des fronts étroitement limités, sans aucune répercussion sur l'ensemble des opérations.

La fête de l'empereur.

Des renseignements de sources diverses avaient annoncé que de grosses attaques se produiraient à l'occasion de la fête de l'empereur, le 27 janvier. Des efforts offensifs se sont, en effet, produits, mais ils sont survenus à relenir en raison du chiffre élevé des pertes allemandes constatées par nous.

Ces attaques, ou du moins certaines d'entre elles, ont commencé avant le 27 et se sont prolongées jusqu'au 28. D'autres ont été plus courtes. Sur les différents points, à La Bassée, à La Creute, à Perthes, à Bagatelle et en Woëvre, nous avons trouvé un nombre de cadavres qui, d'après la proportion généralement admise de quatre blessés pour un tué, nous a permis de chiffrer les pertes allemandes pendant ces trois jours à 20.000 hommes.

Il convient de répéter ce chiffre, contesté par l'état-major allemand et qui est indiscutable.

Brillante action dans les dunes.

Dans les dunes, nous avons pris pied sur la Grande-Dune — la dune 17 — où les Allemands occupaient plusieurs abris blindés et trois ou quatre lignes de tranchées. Après une vigoureuse attaque par deux sections de tirailleurs, nous avons conservé la partie extérieure de la dune. L'opération a eu aussi l'avantage de nous fixer sur l'organisation défensive de l'ennemi.

Aucune importante action d'infanterie ne s'est déroulée sur le front de l'armée belge, qui est en parfait état physique et moral, mais la lutte d'artillerie y a été très violente.

Les Anglais repoussent les Allemands à La Bassée.

C'est à 7 h. 50 du matin, le 29 janvier, que l'attaque allemande a commencé. Elle s'est manifestée d'abord par un violent bombardement et par une vive fusillade sur le flanc de l'armée britannique au nord de la route de Lille. A 9 heures une forte colonne ennemie, formée en rang compacts, s'engage sur cette route. Elle est aussitôt prise sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie. Elle n'y peut résister et se replie sur ses lignes.

A 9 h. 30, nouvelle attaque ennemie au nord de la route. Cette fois la droite anglaise recule et découvre notre gauche. Une section d'infanterie, coupant une tranchée avancée, est ainsi prise à revers et mise hors de combat. Les Allemands s'emparent de cette tranchée, s'y fortifient et s'y maintiennent jusqu'au soir.

A ce moment, deux compagnies anglaises reconquissent les positions qu'elles avaient perdues le matin. Notre gauche accompagne le mouvement et se relie aux nouvelles tranchées établies par nos alliés.

Notre situation est cependant médiocre, car ces tranchées sont imparfaites, et, en outre, elles sont prises d'enfilade par les tranchées allemandes situées entre la route Béthune-La Bassée et le canal. Il faut donc un nouvel effort.

Ce sera l'œuvre de la journée du 30. Le matin, 7 h. 15, l'ennemi attaque sur un saillant à l'extrémité nord d'une des tranchées anglaises et s'en empare. Mais coup sur coup nos alliés prononcent alors des contre-attaques à la baïonnette, soutenues par notre artillerie.

A la fin du jour, la totalité des tranchées est reprise et les choses se trouvent ainsi ramenées au point où elles étaient 48 heures plus tôt.

Le 1^{er} février, une fraction du 173^e régiment allemand ayant réussi à s'emparer d'un poste anglais sur la voie ferrée au nord-est de Culinchy, un bataillon anglais, après une lutte d'une extrême violence, est parvenu à reconquérir ce point et même à progresser au delà, en s'emparant d'une mitrailleuse et en s'installant dans une tranchée ennemie.

Les avions allemands se sont acharnés sur Hazebrouck et Bailleul. Dans cette dernière ville, ils ont tué un enfant. En dehors de cette mort, ils n'ont causé que quelques dégâts matériels. Les avions anglais ont jeté des bombes sur le camp d'aérostation allemand de Linze.

Deux échecs allemands dans le secteur d'Arras.

Entre le canal de La Bassée et Arras, l'activité de l'artillerie a été continue des deux parts.

Les deux seules actions qui aient été un peu plus importantes que les autres, se sont produites le 1^{er} et le 2 février.

Le 1^{er}, c'est un coup de mine heureux qui nous a fourni l'occasion d'une attaque locale qui a parfaitement réussi. Nous avons poussé sous les tranchées ennemies 3 fourneaux de mine. En pleine nuit, à 3 heures, nous les avons fait exploser. Les ouvrages de l'ennemi, à l'ouest de la route Lille-Arras, au nord d'Ecurie, ont ainsi été bouleversés.

Immédiatement, trois colonnes de 80 hommes chacune (deux de zouaves, une d'infanterie légère d'Afrique) se sont portées en avant. Elles ont réussi à occuper les emplacements avant toute tentative des Allemands pour s'y réinstaller. Les tranchées ont été réparées et la position solidifiée à l'arrière par un boyau. Nous y sommes solidement établis depuis lors et nous n'y avons pas subi d'attaque.

Cette opération toute locale avait pour nous un intérêt de commodité. La tranchée allemande et les abris à mitrailleuse que nous avons détruits et occupés prenaient, en effet, de flanc nos ouvrages avancés. Nous nous proposons de faire disparaître cette gêne. Notre but a été atteint.

Entre la Scarpe et l'Oise il n'y a eu, pendant les dix derniers jours, que des combats d'artillerie et de très rares actions d'infanterie.

Impuissance persistante des Allemands devant Soissons.

L'impuissance des Allemands à exploiter leur prétendu grand succès de Soissons du début de janvier a continué à s'affirmer. Aucune attaque, aucun progrès de leur part. Nous avons, par contre, élargi et consolidé notre tête de pont de Venizel.

Le combat d'artillerie nous a été favorable. A diverses reprises, les ravitaillements allemands en gare de Noyon ont été pris sous notre feu. De fortes explosions se sont produites. Les tranchées ennemies ont également beaucoup souffert.

Le tir de nos adversaires ne nous a, en revanche, causé aucune perte, si ce n'est la destruction d'un petit blockhaus. Quelques obus sur Soissons.

L'affaire de La Creute.

L'affaire de La Creute a commencé le 25 janvier, à dix heures du matin, et s'est développée pendant toute la journée suivante. Elle a été vive, mais insignifiante quant aux conséquences.

Cette attaque fut menée en première ligne par quatre ou cinq bataillons, avec deux régiments en réserve.

En abordant nos tranchées, l'ennemi subit des pertes considérables. Les premières unités lancées à l'assaut furent entièrement anéanties. Les cadavres ont été retrouvés par nous ultérieurement. Mais l'attaque, violemment nourrie, réussit vers 17 heures à enlever la gauche de nos tranchées.

Malgré le feu violent qu'elle avait subi toute la journée, notre infanterie ne voulut pas en rester là et, dans la soirée, deux de nos bataillons reprirent la totalité de ce qui avait été perdu dans l'après-midi.

Toutefois, la situation était modifiée du fait des effondrements causés par le tir de l'artillerie allemande. Les tranchées reprises étaient complètement bouleversées et avaient perdu toute valeur défensive. Elles étaient, par conséquent, moins faciles à conserver, si les attaques se renouvelaient. L'ennemi s'en rendit compte et bientôt, revenant à l'assaut, il reprit une seconde fois ce terrain ruiné.

Les éboulements, en rendant les communications extrêmement difficiles, en empêchant les compagnies de réserve de se porter à temps en première ligne, avaient favorisé l'entreprise des Allemands.

A minuit, cependant, nous lançâmes une contre-attaque qui atteignit les réseaux de fil de fer dont l'ennemi avait garni déjà ses positions, et le chassa d'une partie du bois Foulon, dans laquelle il s'avancait. Mais nos troupes ne purent déboucher du bois et durent s'installer dans sa partie médiane.

La reprise des tranchées avancées bouleversées par le feu de l'ennemi n'ayant aucun intérêt, le commandement décida de ne pas renouveler des attaques, dont le prix eût été supérieur au profit, et d'organiser un barrage solide dans le bois, au point atteint par notre dernière contre-attaque, qui avait sensiblement progressé.

Notre ligne s'est ainsi trouvée inflexible très légèrement au sud, sur un front de quelques centaines de mètres.

Ces deux journées nous ont coûté un millier d'hommes, tués ou blessés. Nous avons trouvé sur le terrain plus de 800 cadavres allemands — ce qui chiffre à 4.000 hommes les pertes totales de l'ennemi — et fait de nombreux prisonniers. Nos troupes se sont très bravement conduites, malgré le découragement qu'aurait pu leur inspirer l'effondrement des positions où avaient été ensevelis plusieurs de leurs camarades.

Il n'est pas douteux que c'est cet effondrement et l'impossibilité où les réserves se sont trouvées d'arriver en temps utile pour participer au combat qui ont déterminé le chiffre relativement élevé de nos pertes.

Les combats de Perthes et de Massiges

Dans la région de Perthes-Mesnil-Massiges, l'activité a été assez grande au cours des dernières journées, notamment le 25 et le 30 janvier, le 1^{er} et le 3 février et dans la nuit du 3 au 4.

Le 20 janvier, à la tombée de la nuit, nous avons, par un coup de surprise, occupé un bouquet de 1.500 mètres au nord-est de Mesnil, et nous avons réussi à nous y maintenir. Un progrès analogue a été réalisé le 1^{er} février, à cinq cents mètres au nord-ouest de Perthes.

Le 3 février, les Allemands ont dirigé contre nos positions trois attaques. Deux d'entre elles ont été complètement repoussées. La troisième, devant Massiges, a été rendue possible par l'explosion de deux grosses mines sous nos tranchées avancées. Elle a été menée par trois régiments.

Ces trois régiments ont d'abord atteint deux de nos ouvrages qui venaient d'être détruits, et, sur certains points, ils ont pu, avec quelques-uns de leurs éléments, arriver jusqu'à notre deuxième ligne.

Contre-attaqués aussitôt, ils ne se sont pas maintenus sur cette deuxième ligne, où nous sommes solidement installés et organisés.

Les tranchées avancées que nous avons abandonnées sont inoccupables, aussi bien pour eux que pour nous, étant données les effets de l'artillerie dans ce secteur. Plusieurs centaines de cadavres allemands ont été trouvés sur le terrain.

Au total, l'ennemi n'a pas réussi à prendre pied sur la position dont il semble qu'il voulait s'emparer. Nous en restons les maîtres, ayant étroitement localisé les effets de l'explosion des mines et du bouleversement qui en est résulté.

Dans la journée du 6, nous avons repris d'ailleurs une partie des tranchées détruites.

Dans l'Argonne.

De vifs engagements ont eu lieu les 27, 29 et 30 janvier dans l'Argonne. Ils ont coûté à l'ennemi des pertes extrêmement élevées et nous, en un seul jour, d'assez im-

portantes. Mais la situation des adversaires n'en a pas été modifiée.

De la Meuse aux Vosges.

Sur les Hauts de Meuse et en Woëvre aucun fait intéressant à relenir; de très rares attaques allemandes de minime importance ont été repoussées.

Entre Moselle et Vosges, nos reconnaissances ont infligé à l'ennemi quelques surprises.

Dans les Vosges, une épaisse couche de neige, où l'on enfonce à certains points jusqu'aux aisselles, a empêché toute opération de quelque importance.

Nous avons gagné du terrain sur certains points, notamment aux environs de Senones, dans le Ban-de-Sapt, dans la région d'Atkinch et dans celle d'Ammerizwiller. Ces gains représentent, suivant les points, de 200 à 400 mètres.

Ces rencontres locales ont permis une fois de plus d'apprécier l'énergie et l'entrain de nos troupes. Mais aucune d'entre elles ne mérite un commentaire particulier et n'est de nature à modifier la situation générale dans cette partie du front.

La guerre aérienne.

Depuis le 26 janvier, malgré l'inégalité de la température, nos avions ont tous les jours pris l'air, afin d'exécuter leur tâche de reconnaissance et leurs entreprises de bombardement.

Même par les temps brumeux, des incursions ont été faites dans les lignes ennemies; c'est ainsi qu'en Alsace, le 31 janvier, un de nos aviateurs, survolant la mer de nuages, a profité d'une soudaine éclaircie pour bombarder la gare de Luttenbach. Le même jour, en Argonne, un de nos avions passe sous les nuages, à 700 mètres seulement au-dessus des tranchées ennemies.

Le même audace apparaît dans les vols de nuit. Le 29 janvier, vers 22 heures, un avion jette quatre bombes sur les états-majors dont la présence est signalée à Ostende. Quelques jours après, la nouvelle parvient que trois officiers allemands ont été tués par l'un des projectiles. Le 1^{er} février, nouveau bombardement de nuit sur Ostende, exécuté à une hauteur de 1.100 mètres seulement.

Le 20 janvier, une reconnaissance de nuit est effectuée dans la région de La Fère et de Laon. Des canonnements éclatés s'élèvent à l'approche des avions. L'un de ceux-ci descend à 500 mètres pour jeter les tranchées allemandes et y jette 18 obus de 90.

Les bombardements exécutés de jour ne sont pas moins heureux.

Le 27 janvier, nous atteignons ainsi un parc et un gros rassemblement ennemi au nord de Lille.

Le 30 janvier, en Alsace, quatre obus sont lancés sur le château d'Hombourg, quartier général allemand, huit sur la gare du bois de Nonnenbrüch. La gare de Pœnny reçoit, le 30 janvier, 6 obus et le 31 janvier 14 obus. Le 1^{er} février, la gare de Luttenbach est fortement bombardée. Le 2 février, nos projectiles aériens atteignent la région de Mulhouse. Le 5 février, les hangars d'avions d'Habsheim sont également visés.

Lorsque le temps est clair et calme, nos aviateurs rencontrent fréquemment des appareils ennemis. Il n'est pas d'exemple qu'un avion allemand n'ait pas pris la fuite devant un avion français. Le plus souvent, l'aviateur fait demi-tour aussitôt qu'il aperçoit l'adversaire. Plus rarement, le combat s'engage. Un bel exemple d'engagement aérien nous est donné par l'exploit d'un de nos aviateurs dans la région de Cernay, le 2 février dernier.

Au cours d'une reconnaissance, il donne la chasse à un Aviatik et l'oblige par deux fois à faire demi-tour, l'empêchant ainsi de survoler nos lignes. Au moment de regagner son parc, l'aviateur aperçoit un autre appareil allemand se dirigeant sur Belfort. Il le rattrape, échange avec lui une fusillade nourrie, tout en le poursuivant à 150 mètres de distance jusqu'aux environs de Mulhouse. L'appareil allemand est contraint de se poser avant d'avoir pu atteindre le terrain d'atterrissage.

Au cours de leurs reconnaissances, nos aviateurs essaient souvent la fusillade et la canonnade de l'ennemi. Des appareils ont été traversés par des balles ou frappés par des éclats d'obus, mais le sang-froid de nos pilotes leur a permis de rentrer heureusement dans nos lignes, parfois dans les conditions les plus périlleuses.

Le 31 janvier, un avion, par suite d'une faiblesse de moteur, fut obligé de franchir les lignes ennemies à une hauteur de 150 mètres dans la région très accidentée de l'Hartmannswiller-Kopf. Malgré une très vive fusillade partie des bois, l'aviateur put gagner la vallée de la Thur et atterrir dans nos lignes, sain et sauf.

Aux pertes allemandes déjà importantes dans la dernière semaine, s'ajoutent un « Aviatik » capturé le 29 janvier au nord de la Meurthe, entre Lunéville et Raon-l'Étape, et un appareil abattu, le 4 février, près de Verdun.

ARTHRITIKES

tous les 2 ou 3 jours
un Grain de Vals
au repas du soir régularise les fonctions digestives.

DANS TOUS LES CAFÉS

demandez la

Quart Célestins

Apéritif
et Digestif.

Les Allemands flattent les Turcs



Au cours d'une excursion, les marins allemands actuellement en Turquie ont posé devant l'objectif. Pour flatter leurs alliés, ils ont abandonné le béret pour le fez et se sont groupés en forme de croissant. La propagande par la flatterie est très en faveur chez nos ennemis.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. le prince Georges de Serbie est arrivé hier à Rome. Il restera deux jours dans cette ville et n'est chargé d'aucune mission. (New York Herald.)

MARIAGES

On annonce le mariage de M. Louis Aubert, secrétaire général de l'Aube, avec Mlle Germaine Bouyer.

NAISSANCES

Mme Henri Daruty a heureusement mis au monde, le 6 février, à Philippeville, un garçon, qui a reçu le prénom de Jacques. La maman et l'enfant sont en bonne santé.

Mme Marc Lefebvre, née Destors, a heureusement mis au monde, le 8 février, un garçon, qui a reçu le prénom de Robert. La maman et le bébé sont en parfaite santé.

La baronne de Palaminy vient de mettre au monde, à Pau, une fille, qui a reçu les prénoms de Simone-Maria-Eymar. Mme Robert Hauteville, femme de l'industriel de Valenciennes, a donné le jour, le 2 février, à Chebourg, à une fille, qui a reçu le prénom de Catherine.

NECROLOGIE

On annonce, de Djibouti, la mort subite de M. Dellet, gouverneur par intérim de la côte française des Somalis.

Morts annoncées

De la comtesse de Noy, mère du marquis de Noy. Les obsèques auront lieu en l'église Saint-Pierre de Neuilly, demain jeudi, à midi.

De M. Pierre Fenne de Colombi, âgé de 7 ans, fils de M. Arthur Fenne de Colombi et de madame née Dumas, et petit-fils de M. Jean Dumas.

Du baron Jacques Fouché d'Holleville d'Holleville, décédé en son domicile, 19, avenue d'Eylau. Il avait épousé Mlle de Lencquesaing, et ses deux fils, mobilisés, sont au front. Ses obsèques auront lieu demain jeudi, à midi, en l'église Saint-Jonard d'Eylau.

De Mme de Champigny, née du Jeu, décédée à Paris, à l'âge de 86 ans. Elle était la mère de la baronne Desmazières de Champigny.

De Mlle Marie Lachère, auteur de nombreux romans chrétiens, décédée à Angers, dans sa 78^e année.

De M. Henri Lestre de Rey, qui s'est éteint, à l'âge de 60 ans, à Dijon.

De la marquise Girardin Cadore, née Fiozzi, décédée à Naples.

Du docteur Henri Paul Gervais, chevalier de la Légion d'honneur, médecin-major de 1^{re} classe de la territoriale, décédé à Sartrouville (Seine-et-Marne). Il était le fils de Paul Gervais, membre de l'Institut (Académie des Sciences), professeur d'anatomie comparée, et de paléontologie au musée, décédé.

Idée généreuse

Toujours soucieux d'être agréable, et ne reculant devant aucun sacrifice pour atteindre ce but, High Life Tailor, 112, rue Richelieu et 12, rue Laber, nous informe qu'il offrira gracieusement, aujourd'hui à fin février, à tout acheteur d'un costume tailleur à 95 fr. ou d'un complet à 9 fr. 50, un plastron doublé Kapok qui sera bien accueilli par nos vaillants soldats.

TRIBUNAUX

Un escroc. — Devant le deuxième conseil de guerre comparait, hier, le nommé Joseph Aymé, âgé de trente ans, employé de commerce, inculpé d'escroquerie commise, en octobre dernier, dans les circonstances suivantes :

Aymé s'était présenté chez une commerçante de Belleville, Mme Lebrun, qui était sans nouvelles de son fils parti sur le front. L'inculpé, se disant publiciste accrédité au ministère de la Guerre, avait promis de transmettre au soldat des lettres de sa mère et de faire rapidement tenir à celle-ci les réponses.

Aymé, qui était en outre poursuivi pour d'autres délits, vols et abus de confiance, a été condamné à deux ans de prison.

Menaces de mort. — Le même conseil a condamné à cinq ans de travaux publics le soldat Emile Cardet, âgé de vingt-quatre ans, du 3^e régiment d'artillerie à pied, caserné à La Varenne-Saint-Hilaire, qui, le 20 décembre dernier, étant ivre, avait menacé de son arme deux maréchaux de logis qui lui adressaient des observations.

Abandon de poste. — Enfin, le premier conseil de guerre jugant, hier, le soldat Jullien, sous la double inculpation d'abandon de poste et de port illégal d'arme.

Après avoir vaillamment combattu dans la Marne, l'inculpé avait été évacué à Clermont-Ferrand pour y prendre un repos bien mérité.

Le 7 novembre, Jullien fut dirigé sur Amiens, où se trouvait son régiment, mais, en passant par Le Bourget, il quitta ses camarades et vint à Paris, où fut arrêté quelques jours après. Il portait sur ses manches le galon de sergent.

Interrogé à cet effet, il déclara que, sur le champ de bataille, son sergent, mortellement blessé, lui avait passé son commandement et que, depuis ce moment, il se croyait autorisé à porter les galons.

Jullien a été néanmoins condamné à deux ans de travaux publics.

DANS L'ARMÉE

Les auxiliaires et les commissions de réforme. — La question a été posée de savoir si les auxiliaires incorporés depuis octobre ou novembre, qui, en décembre, ont été présentés devant une commission spéciale médicale et ensuite devant une commission spéciale de réforme, et qui ont été par cette dernière, maintenus dans l'auxiliaire, doivent être présentés devant une nouvelle commission de réforme ou si leur maintien dans l'auxiliaire est définitif.

Au ministère de la Guerre, on répond qu'aux termes d'une circulaire du 3 novembre 1914, les hommes du service auxiliaire n'auront à être soumis qu'au premier examen de la commission spéciale ; s'ils sont maintenus dans le service auxiliaire, ils seront dispensés des visites ultérieures, à moins qu'exceptionnellement leur chef de corps ou de service n'estime justifiée leur nouvelle présentation à la commission.

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

Comité d'Éducation physique

ACADEMIE DE PARIS

Les cours d'aujourd'hui. — Matin. — De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2 : vélodrome du Parc des Princes, à Boulogne-sur-Seine, près la gare d'Anteuil : culture physique.

Après-midi. — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, terrain de Sport, rue Lafontaine, à Saint-Ouen : culture physique ; de 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, salle Malinguet, 62, boulevard Haussmann, Paris (8^e) : canne, boxe, culture physique (ne nuire, si possible, de chaussures sans talon), de 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, salle Desbrosses, 18, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (10^e) : culture physique ; de 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, salle d'Armes et de Culture physique A. Laurent, 35, rue des Martyrs, Paris (9^e).

Soir. — De 8 heures à 9 heures, 10, rue du Faubourg-Montmartre (fond de la cour) : culture physique (pour 100 élèves seulement) ; de 8 heures à 10 heures, salle de l'Indépendance de Paris, 9, rue de Tlemcen, Paris (20^e) : culture physique ; de 8 heures à 10 heures, Gymnase Municipal, rue de Seine, à Châteaufort : culture physique ; de 9 heures à 10 h. 1/2, salle Deriaz, 23, rue des Bouteils, Paris (11^e) : lutte, poids, culture physique.

AUTOMOBILE

Régions où la circulation est interdite. — Les propriétaires d'automobiles qui ne peuvent utiliser leurs voitures parce que la circulation est interdite doivent, en ce qui concerne les impôts, faire constater la chose dans leurs maîtres respectives, afin d'être exonérés de l'impôt dont sont frappés leurs véhicules.

La chose ne peut être discutée : le ministre des Finances a fait remise des droits aux chasseurs et aux abonnés privés de la jouissance de l'objet que la taxe touchait.

Il n'y a pas de raison pour que l'automobile soit traitée autrement.

La Journée du 75

Bien que le produit de la vente du 75 ne puisse être connu avant vendredi, nous pouvons néanmoins donner quelques précisions dès maintenant.

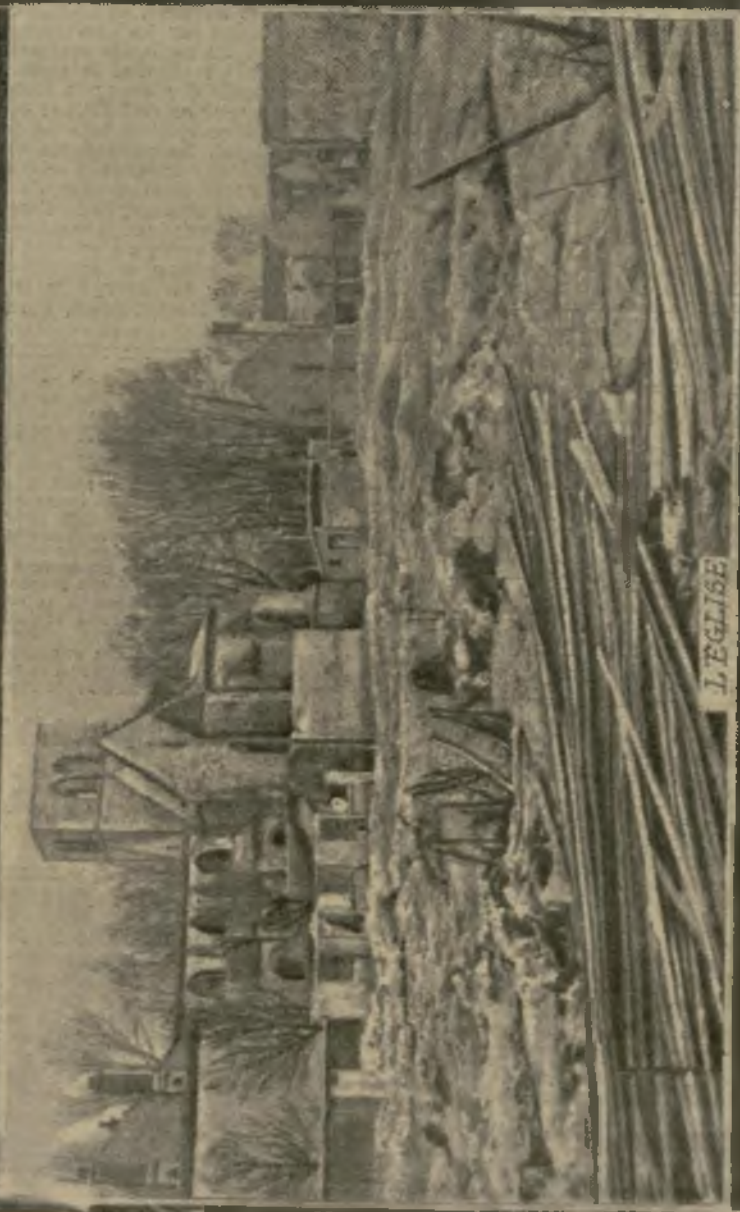
A Paris, dans le dixième arrondissement, la vente des insignes et médailles a produit 20.000 francs. Dans le seizième, les recettes s'élèvent à 22.000 francs. Les chiffres sont : pour Neuilly-sur-Seine, 8.500 francs environ ; pour Levallois, 8.500 francs également ; pour les lycées de Paris, 3.520 francs. Dans la principauté de Monaco, la vente de 5.000 insignes a produit 5.031 fr.

Les préfets ont autorisé, dans la plupart des départements, la continuation de la vente pour la journée de dimanche prochain.

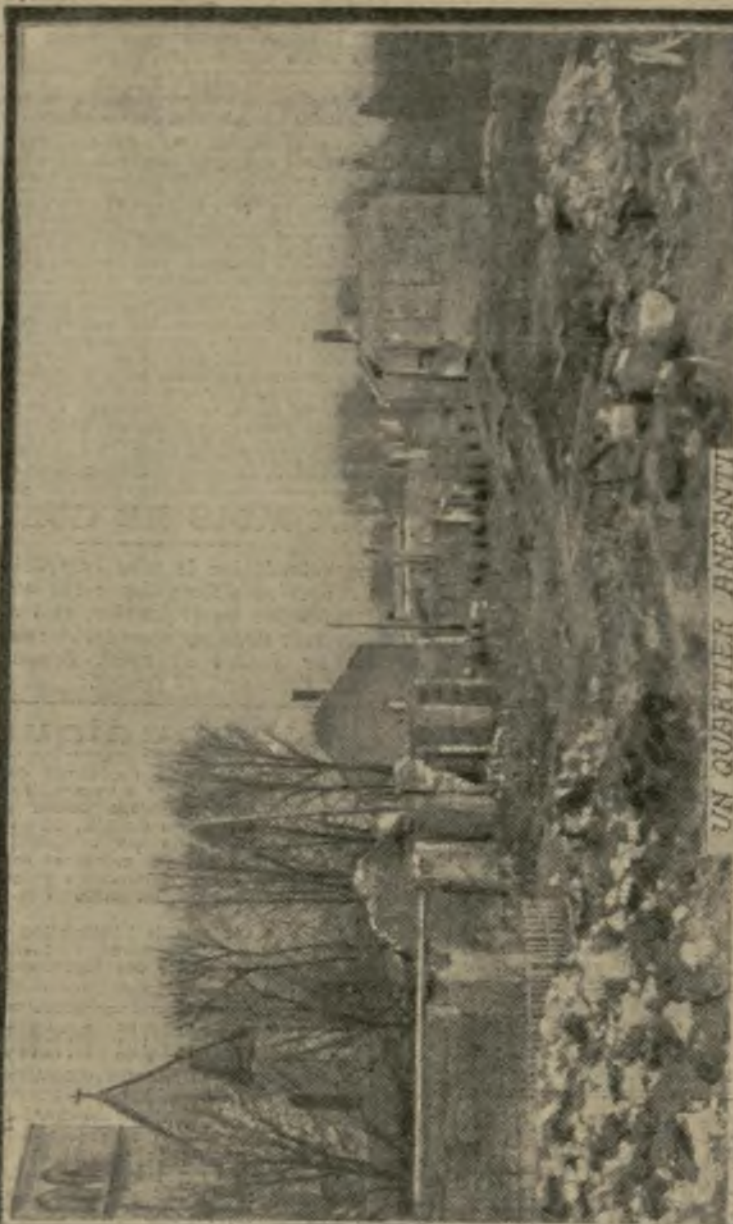
LIQUEUR
CORDIAL-MÉDOC

Ayuntamiento de Madrid

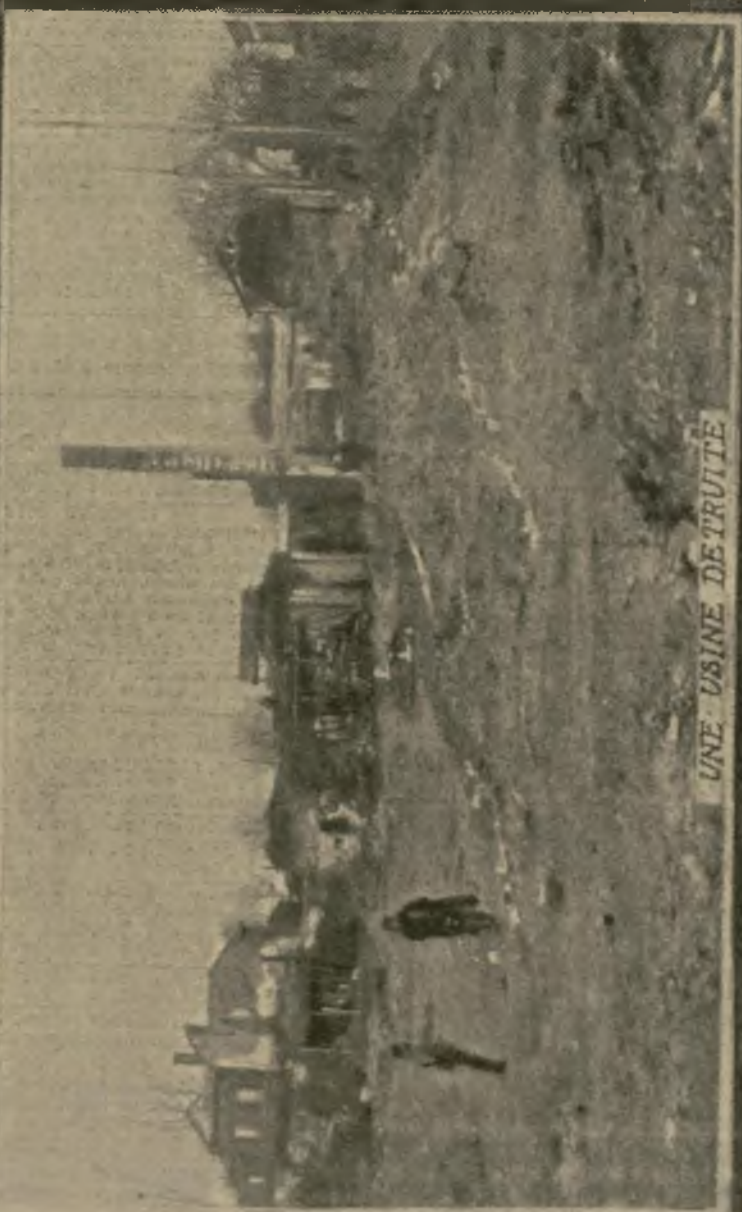
SUIPPES N'EST PLUS QU'UN AMAS DE RUINES



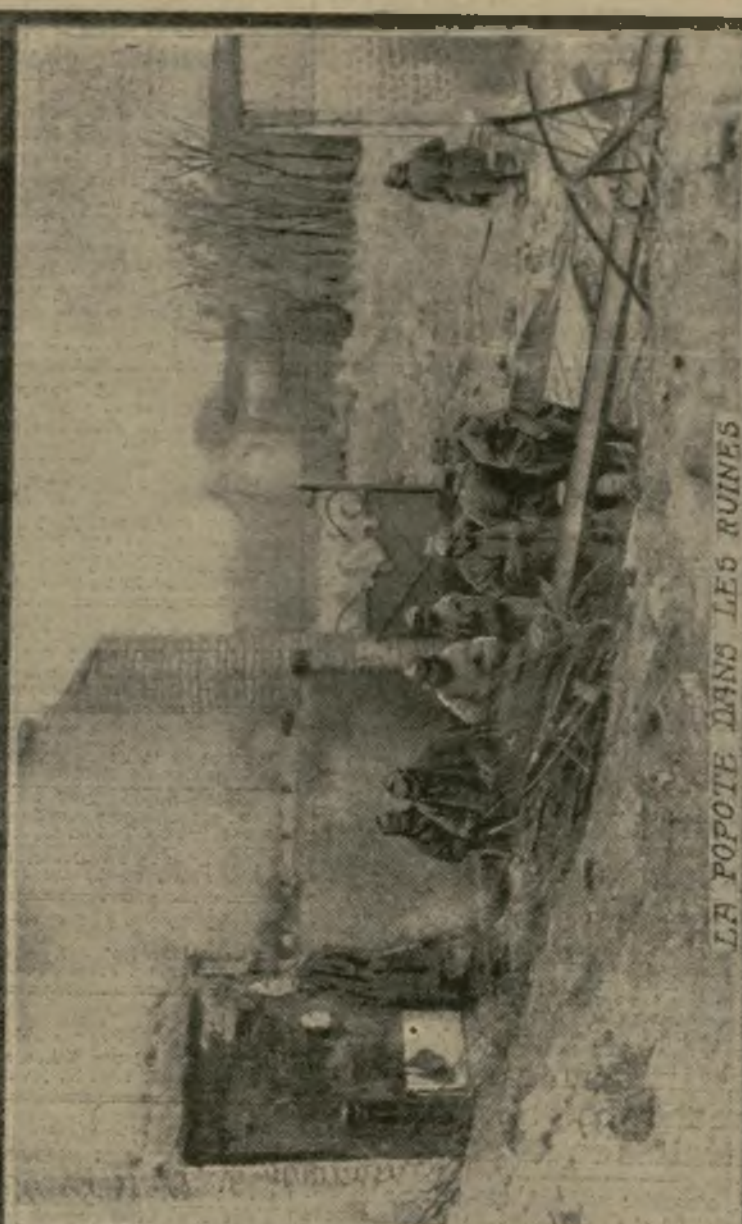
L'EGLISE



UN QUARTIER ANÉANTI



UNE USINE DETRUITE



LA POPOTE DANS LES RUINES

Suippes, dans le département de la Marne, se trouve à proximité de la ligne de feu. Ce village, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, eut à souffrir du passage des Allemands, qui le dévastèrent complètement avant de le quitter. En effet, les maisons furent toutes pillées et incendiées, et le pays ne présente plus aujourd'hui qu'un lamentable aspect de ruines.